

Bombes à retardement

Durant les années cinquante, les décharges publiques poussaient comme des champignons. Plus ou moins exposés à la vue, des meubles d'avant-guerre au rebut y pourrissaient, des frigos de la première heure s'y décomposaient et des bris de verre y scintillaient gaiement au soleil: un terrain d'exploration qui attirait irrésistiblement les enfants malgré les interdits. Puis est arrivée la protection des eaux, et les pelles mécaniques ont recouvert de terre ces dépotoirs. Une herbe drue a poussé par-dessus et soudain, de nouveaux termes ont vu le jour pour décrire les problèmes que nous nous étions ainsi créés. Des mots comme «assainissement» ou «cadastre cantonal des sites pollués» font désormais partie du vocabulaire des nouvelles générations. Lorsque l'on a peur de coûts, on négocie avec la mafia qui fait alors disparaître les rejets indigestes de la consommation mondialisée. Ces déchets de plastique sans âge enthousiasmeront autant les archéologues de l'avenir, s'il y en a encore, que les coups de poings et les foyers de l'âge de la pierre nous passionnent aujourd'hui. Si l'héritage des cultures préindustrielles compromet tout au plus le calendrier des travaux de certains maîtres d'œuvre pressés, les décharges de l'ère technologique recèlent, quant à elles, des bombes à retardement cachées, dont seul un compère Geiger peut percevoir le tic-tac.

Dans ces circonstances, les concepteurs d'un dépôt final de déchets hautement radioactifs dans l'Etat du Nouveau-Mexique paraissent pleins d'égards. Depuis que cette installation est entrée en service dans une mine de sel à 650 mètres de profondeur, ses constructeurs sont tourmentés par la question de l'avenir. Des groupes de travail interdisciplinaires ruminent le problème de savoir comment maintenir à distance les futurs chasseurs de trésors, pilleurs de temples et autres brocanteurs. Même si le plutonium, comme déchet de l'énergie atomique, a une demi-vie de 24 000 ans et que l'iode radioactif reste dangereux pendant des millions d'années, on se limite à planifier pour un horizon de 10 000 ans. Les propositions communiquées jusqu'ici montrent clairement que cette tâche dépasse toute possibilité d'action réaliste. Faut-il ou non signaler ces

installations, en surface ou seulement en profondeur? Dispose-t-on de pictogrammes et de symboles dont le sens soit à jamais clair pour tout être humain susceptible de les découvrir un jour? Ni la pierre ni la magie n'ont à aucun moment protégé les tombeaux des pharaons. Seuls la disparition et l'oubli total offrent une protection limitée contre les explorateurs indésirables. Les résidus de l'atome sont incompatibles avec l'idée de la pérennité de l'humanité. Soit nous nous fichons de l'avenir, soit nous spéculons sur le progrès technique qui nous permettra un jour de neutraliser enfin ce matériel «explosif». La première option est cynique, la seconde naïve. Produire sciemment des déchets qui menaceront l'évolution pendant des périodes géologiques entières ne saurait représenter une démarche acceptable. La radioactivité est une chose, le cyanure, l'hydride métallique, l'arsenic, le mercure et les diphényles polychlorés en sont une autre. Aujourd'hui déjà, la planète est saturée de décharges au contenu mortel, alliant éléments radioactifs et produits chimiques non dégradables. S'il existe encore une intelligence humaine dans dix mille ans, celle-ci reconstruira une histoire, à sa manière, en se fondant sur notre mobilier funéraire «encapsulé». Les années cinquante, avec leurs décharges, ont vu naître un récit imaginaire qui annonçait déjà cet avenir: 600 ans après la guerre nucléaire et une campagne de décontamination menée grâce aux ressources les plus diverses de la science et de la technique, un frère franciscain jeûne dans le désert d'Utah, où il tombe par hasard sur l'entrée d'un ancien bunker. Il y trouve des signes cryptiques, symboles curieux de puissances bénéfiques et maléfiqes. Parmi des notes manuscrites figure aussi un schéma de montage électronique, qu'il n'identifie pas comme tel mais sur lequel il pense déchiffrer le nom du fondateur de son ordre. Pendant de longues années de labeur au monastère, il copiera sur parchemin ces lignes et motifs mystérieux et illustrera son œuvre de figures célestes peintes en or et autres couleurs précieuses. La mémoire collective a elle aussi sa date de péremption.

Erhard Taverna

– Walter M. Miller. *A Canticle for Leibowitz*. Philadelphia: Lippincott; 1959.